

Kafû, Baudelaire et l'esprit critique

Akihiko YAMAMOTO

Le regard de NAGAI Kafû (1879-1959) sur la civilisation japonaise est aiguisé après son séjour aux Etats-Unis et en France, et sa publication de récits contenait une critique sur ses compatriotes et sur l'Etat¹⁾. On pourrait voir ici l'influence de Baudelaire qui ne cesse pas de critiquer les bourgeois français. C'est pourquoi dans cette étude, j'essaierai de voir l'influence de Baudelaire chez Kafû, à travers l'évolution de son style, à partir de son séjour à l'étranger jusqu'au milieu de l'ère de Taisho, soit une époque où Kafû voit un hiatus entre son idéal et la réalité dans son pays natal.

Kafû a oeuvré toute sa vie pour préserver son indépendance morale, ce qui fut aussi le sort du poète des *Fleurs du mal*. Kafû a vu les divergences entre l'Occident et le Japon, et peut-être le premier, les a vécues et écrites. La douleur qu'a vécue Kafû n'est pas du passé : la vie des Japonais a changé matériellement, pas les mentalités. On pourrait voir la formation de cet esprit critique chez Kafû pendant cette époque de désespoir qui culmine en 1913 avec la publication d'un recueil des poèmes traduits : *Sangoshû (Coraux)*.

1. le jeune Kafû et son premier séjour en Occident

A la différence d'Ogai ou de Soseki, le séjour à l'étranger de Kafû n'était pas forcé par l'Etat : c'était volontaire. Le confucianisme représenté par son père se faisant trop lourd, Kafû rêve d'évasion. Il désire aller tout droit en France qu'il a découverte dans les romans de Zola et surtout dans les contes de Maupassant, mais son père refuse. Kafû part d'abord pour les Etats-Unis en 1903. Mais il n'y trouve pas la splendeur de la vie de grande ville ni la vie artistique ni la sensualité du climat de la douce France qu'il découvrira avec enthousiasme en arrivant en France en 1907. Pourtant son séjour aux Etats-Unis n'était pas inutile, il y a vu pour la première fois de sa vie comment les gens vivent librement, et

1) Lors du 13^e Congrès de l'Association Internationale de la Littérature Comparée à Tokyo en août 1991, j'ai dû faire cette communication en japonais. J'avais proposé un exposé sur Kafû et Baudelaire en français, pour un public francophone, et le comité international l'a accepté. J'ai préparé cette communication en français, mais peu de temps avant le Congrès, le secrétariat m'a demandé de la faire en japonais. Je garde toujours le manuscrit en français, et les *Actes* du Congrès ne sont pas encore publiés, je me décide à le publier ici. Je témoigne mes remerciements sincères à Madame Clotilde Amourous qui a bien voulu lire mon manuscrit. La version japonaise, approfondie avec des citations, des explications et des notes, est parue dans *Recherches sur des théories de base et des aspects divers de la culture — Rapport des recherches 1991-*, Faculté des Arts-Libéraux, Université d'Iwaté, 1992.

découvre que les jeunes filles osent donner leur avis. Pour lui, les Occidentaux ne subissaient pas d'étouffement moral, tous vivaient avec spontanéité, il y a trouvé l'individualisme vécu, la liberté, la joie de vivre.

2. Amerika-Monogatari et Furansu-Monogatari

Au retour des Etats-Unis et de France, Kafû a publié des récits recueillis dans *Amerika-Monogatari* (*Histoires d'Amérique*, 1908) et *Furansu-Monogatari* (*Histoires de France*, 1909). Ils montrent l'admiration et l'aspiration totale de la civilisation occidentale qui est fondamentalement différente de celle du Japon. Dans plusieurs de ces récits Kafû cite Baudelaire. Dans le cas d' *Amerika-Monogatari* la citation est directe. Dans "Yoaruki (Promenade nocturne)", qui peut être lu comme un commentaire de la poésie de Baudelaire, Kafû cite quatre poèmes baudelairiens. Dans "Chinatown no ki (Histoire à Chinatown)" aussi, Kafû calque la sensibilité de Baudelaire et retrace sa flânerie. On y sent le regard d'un observateur mais on n'y trouve pas la sympathie que Baudelaire éprouvait pour les bas-fonds, ses "semblables". Dans "Ochiba (Les feuilles mortes)", Kafû essaie d'insérer un poème en prose de Baudelaire, "Enivrez-vous". C'est une belle traduction mais elle ne rend pas parfaitement le ton impératif ni l'atmosphère intime de Baudelaire. Ce poème en prose commence par "Il faut vous enivrer sans trêve", ensuite des phrases impératives comme "enivrez-vous sans cesse!" se répètent. Kafû ne maintient ni ces impératifs ni ces apostrophes ("vous") dans sa traduction. Par conséquent le ton devient contemplatif, l'agitation s'efface. C'est plutôt l'esthétique de la résignation qui domine dans le texte de Kafû.

Mais après son séjour en France qu'il trouva "sensuelle", son écriture et sa manière de citation subirent un changement. Lorsque Kafû cite "Les Fenêtres", dans "Matsuri no yogatari (Conté d'une nuit de la Fête)", ce n'était qu'occasionnel, il n'y avait que de la curiosité banale. Quant au poème de Baudelaire, l'imagination pour l'intérieur d'une fenêtre engendre la sympathie et même un mystérieux accord avec les autres qu'il appelle ailleurs la "sainte prostitution de l'âme". Dans "Hebitsukai (La Charmeuse de serpents)", Kafû, pourtant sans mentionner Baudelaire, a traité habilement l'odorat, chose à laquelle Baudelaire était très habile, et il a fait une description nuancée non seulement du paysage et des gens mais aussi d'un rayon de soleil, d'ombres, du vent, des vibrations de l'air. Il commence à montrer de la sympathie envers le peuple autour de lui, en même temps qu'il regarde d'un oeil lucide ses compatriotes qui vivent à l'étranger, et en fait la critique.

Pourquoi ce changement ? Je vois ici l'effet de la lecture passionnée de Baudelaire. Kafû a non seulement lu des poètes français, mais il a essayé de les traduire en japonais à cette époque. La traduction serait la meilleure lecture. En 1913, il rassemble ses traductions et les publie sous le titre de *Sangoshû*.

3. *Kaichôn (Voix marines) et Sangoshû (Coraux)*

Au Japon, c'est UEDA Bin (1874-1916) qui a donné les premiers renseignements sur Baudelaire. Kafû précise plus tard que c'est à travers un article d'UEDA Bin, "L'Histoire de la littérature moderne française" écrit pour la revue *Taiyo (Le Soleil)* en 1900, qu'il découvre les *Fleurs du mal*. UEDA Bin n'y consacre que quelques lignes sur Baudelaire en prenant comme exemple "L'Albatros". C'est donc un peu difficile de croire que Kafû ait pu avoir une idée globale sur Baudelaire seulement par ce texte. Cinq ans plus tard UEDA Bin publie une traduction de poésies modernes occidentales, *Kaichôn (Voix marines)*, 1905).

Il a choisi cinq poèmes des *Fleurs du mal* pour son recueil : "L'Albatros", "Harmonie du soir", "La Cloche fêlée", "L'Homme et la Mer", "Les Hiboux". Ce choix montre sa préférence pour le côté "romantique" de Baudelaire sans en comprendre la modernité. D'après les études de SHIMADA Kinji, UEDA Bin a utilisé, non seulement comme texte de traduction, mais aussi comme modèle du choix, un recueil de la poésie française traduite en anglais : H.E.Berthon, *Specimens of Modern French Verse*. Il a utilisé pour sa traduction beaucoup de mots anciens, qu'on ne retrouve qu'en *Man'yôshû* par exemple, de mots trop raffinés, et de mots chinois et non un vocabulaire moderne. Il a transformé la "valse mélancolique" en mélodie ralentie comme la musique japonaise ancienne Gagaku, il recourt aux vocabulaire, notions, sensations traditionnellement japonais. Il a trop "japonisé" la poésie de Baudelaire ; je ne cite qu'un exemple. Il a introduit un sentiment caractéristique des Japonais avec le mot "aware" qu'il utilise pour traduire certains adjectifs comme "piteusement" ("L'Albatros", v.7), "mélancolique" ("Harmonie du soir", v. 4 et 7), "amer et doux" ("La Cloche fêlée", v.1), "sa voix affaiblie" ("La Cloche fêlée", v. 11). De plus, il va jusqu'à rajouter un vers où il emploie ce mot "aware" qu'on ne trouve pas dans l'original.

En 1913 Kafû lui aussi publie un recueil de poésie française : *Sangoshû (Coraux)*. Le choix des poèmes ici est élargi et sa traduction plus souple. Les poèmes que Kafû a choisi sont : 1. Le Mort joyeux, 2. Spleen (Quand le ciel bas et lourd.), 3. Obsession, 4. L'Ennemi, 5. Chant d'automne, 6. Une charogne, 7. Tristesse de la lune. La traduction de Kafû n'est plus motivée par le dépaysement (la japonisation) d'UEDA Bin. Pour certains poèmes il réussit à rendre la gravité du ton ; pour les autres il rend bien le sentiment de solitude.

Ces poèmes montrent le côté intimiste de Baudelaire : recueillement, mélancolie, remords, réflexion sur la mort, aspiration, ce qui intéressait Kafû. Ce poète japonais a ressenti lui aussi dans sa vie la solitude, l'inquiétude, le spleen qu'exprime Baudelaire. Cependant Kafû ne s'intéressait pas aux réflexions sur le mal ou sur le catholicisme ; sa compréhension de ce poète de la modernité était basée sur le sentiment plutôt que sur l'intelligence. C'est pour cela que Kafû a compris Baudelaire comme prince de la décadence, mais ce n'était peut-être pas seulement la faute de Kafû mais aussi celle de l'époque. Pourtant Kafû, qui avait un sens de l'ouïe développé, a mieux senti "le cri qui existe en Occident même dans le désespoir et dans la douleur" (*Kôcha no ato (Après le thé)*), et l'a entendu dans la musique occidentale plus que dans la poésie de Baudelaire.

Sur ce recueil de la poésie française, il existe déjà bon nombre d'études, je me borne ici à retenir un seul exemple : "Chant d'automne". Kafû conserve toujours dans sa traduc-

tion un style écrit, mais contrairement à UEDA Bin, il n'hésite pas à introduire un style parlé. On peut y trouver quelques contresens qui ne sont pas si importants pour ceux qui veulent comprendre l'esprit de sa traduction. Ce qui est plus significatif, c'est le choix du vocabulaire. Par exemple, pour le verbe "aimer" et le substantif "amour", Kafû propose trois possibilités : pour le vers 17 (*J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre*), Kafû a mis "natukashiki" (= cher) ; pour le vers 19 (*Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre*), "nasake" (= tendresse, douceur) ; pour le vers 21 (*Et pourtant aimez-moi, tendre coeur! soyez mère*), "awareme" (= ayez de la pitié). Ce qui montre la souplesse de Kafû, mais cela s'éloigne un peu de l'original. Ici Kafû recourt à un sentiment traditionnel qui ne correspond pas tout à fait au sentiment occidental. Dans la deuxième partie du poème, Baudelaire semble confesser son coeur secret à son amie. On constate un rythme plus lent, une atmosphère adoucie et l'adresse directe à sa compagne. Il s'agit ici d'un contraste, sous le décor d'un automne ténébreux, entre la dépression du poète dans la première partie, et le recours à son amie comme dernier refuge dans la seconde. Sachant bien qu'il y a la tombe avide qui attend, le poète confie toute son existence à sa maîtresse, non pour éviter la réalité, mais pour faire face avec elle à cette douleur. Kafû ne rend pas bien ce ton d'adresse intime et sa traduction offre plutôt une description calme de son état d'âme et non un élan du coeur. C'est dû au fait que Kafû a compris la première partie seulement comme une scène d'automne triste, amère et lugubre, et la seconde comme la vie d'un débauché qui pour oublier la mort, plonge dans les plaisirs charnels. Kafû ne semble pas bien saisir la symbolique de l'automne chez Baudelaire, ni n'a bien rendu ce contraste. Ce ton de s'adresser à quelqu'un est cher à Baudelaire. D'ailleurs déjà au début des *Fleurs du mal*, il s'adresse "Au lecteur" pour mettre son coeur à nu, et aussi pour déceler l'intimité des lecteurs. Pourtant le ton de Kafû reste celui d'un contemplateur qui ne se mêle pas des affaires de coeur. Ce qui a aussi été le cas quand il a traduit un poème en prose de Baudelaire dans "Ochiba" d'*Amerika-Monogatari*. Du reste, c'est un problème lié à la structure de la langue japonaise, où on n'emploie pas souvent l'apostrophe. Là, Kafû aurait dû penser à l'équilibre avec d'autres parties de son récit.

Si Kafû s'en était tenu là, on n'aurait pas pu voir ce qu'il a appris de Baudelaire en le traduisant. Mais dans son conte intitulé "Mijikayo (La courte nuit, 1911)", composé d'un dialogue entre un débauché et son amie fille de joie, le débauché professe qu'il ressent "le frisson que j'éprouve à la lecture de Baudelaire". Quand il demande à son amie de raconter ses souvenirs d'enfance dans une maison de passe, le ton est celui du "Balcon" (Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses...), ou de "Réversibilité" (Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse? ...). Il y a aussi une réminiscence de "Causerie" (Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme ; [...] Ne cherchez plus mon coeur ; les bêtes l'ont mangé.), notre héros demande à son amie : «Joue les cordes de mon coeur relâché, avec tes doigts fins mais tranchants.» Ces citations montrent les affinités entre ces deux poètes. Kafû, d'un côté n'a pas bien traduit l'atmosphère baudelairienne, mais de l'autre, dans son oeuvre, a su reprendre ce ton intime et créer un monde nouveau dans sa langue maternelle.

4. Une critique de la civilisation par Kafû

Retourné au pays natal en 1908, Kafû a dû faire face à la réalité japonaise à l'époque de Meiji, aux conventions, aux oppressions des libertés humaines. Ici commence la lutte solitaire de Kafû contre son milieu, contre ses compatriotes qui se contentent de cette vie fade et qui ne font pas preuve de volonté, enfin contre lui-même qui devait vivre dans cet environnement.

Il réfléchit sur la situation japonaise en écrivant *Shinkichôsha-nikki* (Extraits du Journal d'un voyage en Occident, 1909), *Kanraku* (Les plaisirs, 1909), *Sumidagawa* (La Sumida, 1909), *Reishô* (Rire glacé, 1910). La lecture de ses souvenirs de voyage et ses récits engendrés à travers le conflit des cultures nous montre le passage de la description fiévreuse du climat et de la vie française, vers un regard critique qu'il a acquis pendant son séjour à l'étranger envers une civilisation et ses voisins. Ce regard peut être comparé à celui de Baudelaire, qui, lui aussi, connaissait les charmes des choses étrangères, souffrait de la conscience d'être mal accueilli, et se sentait étranger chez lui. Après ces expériences et ces écrits, Kafû semble mieux incarner l'esprit critique de Baudelaire.

Il est possible que Kafû n'ait pas su lire la critique artistique et sociale de Baudelaire, *Exposition universelle 1855, Beaux-arts* ou *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris* par exemple²⁾, pourtant il a su lire les poèmes en prose baudelairiens, et a dû y puiser l'esprit critique et la conscience de la modernité autant que dans les *Fleurs du mal*. J'ai montré la manière de traduire de Kafû à propos de la poésie de Baudelaire, et en même temps j'ai indiqué ce que Kafû a reçu de Baudelaire : que l'intimité secrète du cœur peut être l'objectif de la littérature soit en poésie ou en prose ; qu'il n'est pas à chercher dans autrui, mais peut se trouver en soi-même. La littérature consiste non à examiner ces profondeurs secrètes chez les autres, mais à scruter sa propre intimité sans détourner les yeux, et cela a aussi pour nom l'esprit critique.

Bibliographie

- FAURE, Pierre, "Commentaire", in *La Sumida par NAGAI Kafû*, Gallimard, Paris, 1975.
 KAWAMOTO Kôji, "Kafû no sanbun to Baudelaire", in *Eureka*, Numéro spécial sur Baudelaire, Tokyo, 1973.
 OIKAWA Shigeru, "Sango-shû genshi-kou", in *Bulletin de l'Université de Saitama, série Langue et littérature étrangères*, vol. 13, Urawa, 1979.
 SHIMADA Kinji, "NAGAI Kafû no Sango-Shû", in *Etudes de Littérature Comparée* (Today

2) Kafû aimait beaucoup la musique, il a fréquenté des opéras et des concerts pendant son séjour aux Etats-Unis et en France. Baudelaire a écrit en 1861 dans cet article que "tous les grands poètes deviennent naturellement, fatalement, critiques." (Edition de la Pléiade, tome II, p. 793)

- Hikaku-Bungaku-Kai), no. 7 (Numéro spécial sur le Sangoshû), Tokyo, 1963.
YAMAMOTO Akihiko, "Baudelaire to Kafû", in *ICU Comparative Culture*, no. 12, Tokyo, 1986.
YANO Houjin, "Nihon ni okeru Baudelaire", in *Bulletin of Japan Society of Comparative Literature*, no. 7-80, Tokyo, 1956-1975.

Outre la réédition d'une traduction de P.Faure, et un livre en anglais de Seidensticker (*Kafû the Scribbler*, Stanford University Press, California, 1965), quelques traductions des oeuvres de Kafû sont publiées récemment.

- Interminablement la pluie...*, trad. par Pierre Faure, Maisonneuve et Larose, 1985.
Voitures de nuit, trad. par Roger Brylinski, coll."D'étranges pays", Publications Orientalistes de France, 1986 ; coll, 10/18, U.G.E., 1992.
Anthologie de nouvelles japonaises contemporaines [I] , Gallimard, 1986.
Les Noix, la muoche, le Citron et dix autres récits de l'époque Taishô, Les Nouvelles japonaises, tome I, Le Calligraphe [-Picquier] , 1986.
Du côté des saules et des fleurs, trad. par Catherine Cadou, éd. Picquier, 1989.
Le Bambou nain, trad. par Catherine Cadou, éd. Picquier, 1992.